

Les mendicités à Paris et leurs publics

Synthèse de la Recherche

Objectif et méthode

Alors que le phénomène de la mendicité constitue une réalité sociale tangible dans les grandes villes, on ne dispose d'information objective ni sur les personnes concernées, ni sur les pratiques elles-mêmes. Il n'existe pas de mot actuel et non stigmatisant pour les désigner. La mendicité n'est pas un délit, mais les réglementations varient selon les lieux et les moments. Dans le discours dominant la notion de « mendicité agressive » est souvent instrumentalisée au profit de la stigmatisation de populations, la mendicité est associée au trouble à l'ordre public, quand ce n'est pas à la notion de réseaux criminels. Enfin il est rare qu'on donne la parole à ceux qui la pratiquent

La recherche réalisée par le CerPhi¹ en partenariat avec la Fondation Caritas France, le Secours Catholique et le magazine La Vie, avait pour but d'éclairer le phénomène et les enjeux de la mendicité, en donnant la parole à ceux qui la pratiquent, une visibilité aux réalités individuelles que recouvre le terme de mendicité, pour aider la société civile à s'interroger et à penser cette question au-delà des stéréotypes qui figent les attitudes et aggravent la situation des plus vulnérables

L'enquête de terrain a été réalisée de janvier à mars 2011 sur la base : d'un inventaire empirique des lieux et types de mendicité à Paris ; d'une observation des différentes pratiques de mendicité, et des interactions (y compris comptage des passants et des dons) ; de rencontres et accompagnement de personnes pratiquant la mendicité sélectionnées en fonction la diversité de leurs postures et leur acceptation de l'enquête ; de l'interrogation des passants ayant fait/n'ayant pas fait de dons .

En partant des pratiques de mendicités observables en 2011 à Paris pour remonter aux personnes, le rapport de recherche² analyse les liens entre les lieux, les pratiques de mendicités et leurs résultats. Il propose, au travers d'une série de monographies et de portraits, un regard compréhensif et précis sur les mendicités, et ouvre des pistes de réflexion sur les questions posées par le don dans la rue.

Principaux enseignements de l'enquête

La perception, fréquente dans l'opinion, d'une augmentation du phénomène de la mendicité est renforcée par la nécessité, pour les mendiants, de se rendre visibles aux passants

Pour recevoir des dons, il faut avant tout être vu et identifié comme « mendiant ». Pour forcer la barrière de « nécessaire indifférence » qui est la règle dans les lieux publics, les mendicités se concentrent donc dans les lieux et les moments de passage abondant, à forte fréquentation. Dès qu'on s'éloigne de ces espaces, il n'y a plus, ou très peu, de mendicité. Cette concentration renforce la perception d'une augmentation du phénomène, augmentation dont la réalité n'est pas invraisemblable, compte tenu de l'augmentation de la pauvreté, mais n'a jamais été mesurée.

¹ Le CerPhi est un institut d'étude et de recherche privé, spécialisé sur la philanthropie, qui réalise pour les associations et les fondations des études sur le don, ses acteurs et ses bénéficiaires, et conseille les professionnels du secteur sur leurs stratégies.

² Téléchargeable sur le site du CerPhi www.cerphi.org/wp-content/uploads/2011/05/synthese-mendicites.pdf

La diversité des personnes pratiquant la mendicité recouvre celle des personnes en situation de précarité, de la plus grande précarité à la précarité relative.

L'étude confirme qu'il n'y a pas de profils ou de parcours type de mendiant. En particulier, ce ne sont pas toujours des personnes sans domicile ; certains bénéficient de prestations sociales ; ils peuvent être en recherche d'emploi ou exclus du marché du travail, avoir toujours connu des difficultés, ou avoir eu une vie insérée, avant « leur chute ». Avec une quasi constante : une grande solitude affective et sociale.

La mendicité est peu rentable alors que sa pénibilité et son coût en termes d'image de soi sont démesurés

Les résultats des mendicités sont aléatoires et varient selon les lieux, les personnes et les postures.

La fréquence observée des dons va de 2 dons pour cents passants à 2 pour ‰. Elle est plus importante aux abords de certains lieux de culte.

Le montant de **30 € est parfois cité comme le résultat d'une « bonne journée ». 10 – 15 € semble un montant courant.** Mais les atteindre suppose des efforts à peine imaginables tant qu'on ne les a pas expérimentés : 30 € peuvent représenter selon les personnes soit 12 heures de manche dans différents lieux soit 6 à 8 heures d'arpentage des rues d'un quartier, en abordant les passants, soit 41 rames de métro avec à chaque fois un discours, deux passages dans les travées, des remerciements, une attention portée à chaque passager, et entre les rames, les escaliers, les changements de sens, le tri de la monnaie...

Encore faut-il être avoir les compétences nécessaires pour réaliser ces performances, d'avoir suffisamment de force et d'espoir de s'en sortir pour en accepter la pénibilité, qui est commune à toutes les formes de mendicité. Pénibilité physique : station debout des journées entières ; station assise aux endroits où les flux de passants sont les plus importants) ; confrontation à la foule, répétition permanente de sa demande. Pénibilité psychique : la honte de devoir mendier ; regards dévalorisants, échecs, agressions, nécessité de recommencer chaque jour, absence de perspective. Ceux qui sont trop usés et n'ont plus suffisamment de motivation pour y faire face obtiennent encore moins de résultats et sont conduits à réduire d'autant leurs besoins.

Ceux qui pratiquent la mendicité développent une réelle empathie à l'égard du public

Ils sont conscients que leur présence et a fortiori leur sollicitation « dérangent », créent un malaise, parfois de l'angoisse qu'ils tentent de limiter, soit en évitant de demander explicitement, soit au contraire en parlant, en créant une relation, en rassurant sur l'authenticité de leur besoin, en s'excusant de déranger, en multipliant les remerciements pour les dons reçus, en affichant leur compréhension pour ceux qui en donnent pas.

Indépendamment de la rentabilité de leur propre pratique, et malgré une baisse des dons constatée par plusieurs d'entre eux, ils **reconnaissent au public une réelle générosité**, qu'ils jugent d'autant plus méritoire dans un contexte de crise sur lequel ils sont bien informés

La vision qu'a le public de la mendicité est structurée essentiellement par des a priori, des rumeurs et ses propres angoisses face aux situations de dénuements rencontrés.

En l'absence d'information objective et de réflexion collective pour mettre en perspective sa propre expérience, chacun doit se déterminer seul face aux situations qu'il rencontre, aux émotions contradictoires qu'elles suscitent, et à l'arbitraire de ses propres comportements. Accepter le fait de choisir à qui donner et ne pas donner, en fonction de ses « préférences » ou de ses humeurs, combien, combien de fois... Savoir qu'on agit de façon arbitraire peut produire de la culpabilité, de l'insatisfaction, et conduire à un empêchement à donner. Ceux qui en prennent conscience et acceptent de façon pragmatique cette dimension de leur action, sont les plus à l'aise, ensuite, avec leurs dons. Et sans doute les mieux à même de les développer au-delà de leurs affects immédiats.

Les mendicités à Paris et leurs publics : extraits du rapport de recherche

Portraits³, accompagnements, observations

Monographie de Georges, « l'homme debout » (extraits)

Georges a 65 ans. Il a une solution d'hébergement précaire à proximité de la station de métro où il mendie. Il fait la manche quotidiennement (sauf le week-end), debout, silencieusement, avec juste un gobelet dans les mains, dans un couloir de sortie de métro. Il occupe toujours cette place et uniquement celle-là.

Il a vit les débuts de la mendicité comme une honte qui le conduit au bord du suicide. Seule l'attention que lui portent certaines personnes qu'il croise le sortent de sa dépression.

« Au début quand j'ai commencé à le faire, je me disais c'est pas possible... j'allais souvent au bord de la Seine, comme je ne sais pas nager, j'étais attiré par l'eau... je me disais il faudrait que j'arrête (...) Puis des gens ont commencé à me parler et voilà. C'était difficile oh là ! J'étais dépressif, j'étais... j'avais honte... ».

Il adopte pour mendier une attitude réservée et respectueuse, qu'il juge de nature à le protéger de la honte et à lui assurer des relations de respect mutuel avec les passants. Il a juste un gobelet qu'il tient dans ses deux mains jointes, à la hauteur de la poitrine. Tantôt il a la tête inclinée vers le bas, tandis il regarde devant lui. Jamais il ne se tourne vers les personnes entrant.

« Moi je les respecte et ils sont respectueux, je ne suis pas agressif, je ne demande pas d'argent, je ne demande rien, je leur dis bonjour et c'est tout. »
« Et le week-end je ne le fais pas... Je dis, les gens c'est leur liberté, ils n'ont pas besoin d'avoir quelqu'un qui... Je leur laisse leurs loisirs !! »

Au prix d'une mendicité quotidienne, du matin au soir, il satisfait ses besoins en nourriture et en cigarettes. Mais il a toujours la crainte, s'il fait une pause, de perdre un don

« Des fois ils donnent plus en début de mois, des fois au contraire ils donnent plus à la fin du mois. Et ça dépend des mois. Avant ce n'était pas comme ça, c'était au jour-jour. Vous saviez à quelle heure un gars passait et donnait de l'argent. Là, vous vous absentez 5 mn, vous avez tout perdu. »

La mendicité lui permet de continuer à exister dans l'univers social « normal » : il met de l'argent de côté et peut ainsi rester vis-à-vis de ses enfants dans son rôle de père. Il noue des relations sociales, avec les habitués ou avec les agents qui lui donnent le sentiment de compter pour l'autre.

« Y a des relations. On parle... Y en a qui passent à la caisse et qui demandent où il est le monsieur qui est là-haut ? Vous l'avez vu ? Ils s'inquiètent. Ils me recherchent. (...). Ça fait plaisir, ça fait voir que je suis ... pas important mais ... ça leur manque quand je ne suis pas là. »

Mais Georges est installé dans une pratique qui le met en situation de grande vulnérabilité. Très dépendant (économiquement, psychologiquement et socialement) du lieu où il pratique, et de la bienveillance de ceux qui le gèrent, la perte de ce milieu protecteur pourrait se révéler insurmontable.

³ Pour des raisons d'anonymat, les prénoms et les lieux ont été modifiés

Portait de Léo : la manche d'un ancien « G.O » (extraits)

Léo a 27 ans, il est « à la rue » depuis un peu moins d'un an, suite à un enchaînement de ruptures professionnelles et affectives.

Un rude choc, pour lui, de se retrouver dans cette situation, mais il a rapidement cherché comment éviter de dormir dehors ou de recourir aux hébergements d'urgence : faire la manche s'est imposé comme un moyen évident et efficace de se payer un hôtel en banlieue (200 € par mois), sa nourriture, et « *je ne vous cache pas, un petite bière de temps en temps, mes cigarettes..* »

Entre la fin de mois, et les premiers jours du mois suivant, il se préoccupe essentiellement de gagner de quoi régler son hôtel d'avance.

« Je paye mes 200 € tout de suite. Comme ça, je suis tranquille, je n'ai pas tous les soirs à me demander où je vais dormir. Après, c'est pour tous les jours, ma nourriture etc... Je suis sûr de pouvoir bien dormir, être propre, je lave mes vêtements, je suis toujours présentable. »

Il est clairement en phase de résistance à la désinsertion sociale.

Il pratique la **manche « à la rencontre »**, dans la gare, à certaines heures, les plus propices, un type de manche qu'il qualifie de « facile », pour lui

« je ne le fais pas toute la journée, j'ai mes heures, à force j'ai repéré ce qui était le mieux ».
« J'ai de la chance, par rapport à d'autres : je suis jeune, je suis propre, je fais attention à comment je m'adresse aux gens, je ne sens pas l'alcool, et je sais parler aux gens, j'ai été animateur, G.O, le contact, ça me connaît !. Je n'ai pas honte de me mettre comme ça au milieu et de parler aux gens. Le regard des gens, ça ne me fait pas peur, ils me voient comme ils me voient, moi je sais ce que j'ai à l'intérieur, je sais ce que je vau. »

Ses conditions de vie précaires n'ont pas, aujourd'hui, porté profondément atteinte à son estime de soi.

Il revendique un savoir faire « vendeur » dans la présentation de soi.

« Moi franchement je vends un produit, et ce produit c'est moi. Je sais comment aborder les gens, je ne garde jamais ma capuche sur la tête, les gens peuvent voir mon visage, si j'ai bu une bière je mâche un chewing-gum... je leur dis que c'est pour manger, parce que c'est vrai, souvent on discute, ils me demandent comment j'en suis arrivé là etc..., j'ai de bons contacts, je trouve que les gens sont sympas. En tout cas avec moi. Peut-être qu'ils le sont moins avec un mec comme il y en a beaucoup ici, qui gueulent, qui sont bourrés, ... Ceux qui sont vraiment à la rue, ce n'est pas facile pour eux, je ne dis pas que je ne serais pas comme eux si je devais rester 10 ans à la rue ».

Léo ne se revendique pas d'un choix de vie marginale : il a suivi des études et il a travaillé dans la lignée de sa formation d'animateur ; il a été dans un mode de vie intégré et grâce à tout cela il maîtrise les codes verbaux et physiques de présentation de soi.

La manche est pour lui facilitée et rendue plus efficace par des compétences, notamment relationnelles, acquises dans sa vie d'avant la rue. Il s'appuie sur elles et les entretient, en quelque sorte, dans sa pratique, ce qui lui permet aussi de conserver l'espoir de rebondir. Il parle de sa manche comme d'une « expérience » susceptible de le rendre encore plus apte à « se démerder » dans la vie

« maintenant je sais que je suis capable de me battre, et il le faut dans cette société pour avoir du boulot ».

Une expérience dont il ne fera cependant pas état dans son CV...

« moi je sais ce que ça m'apporte, mais le dire aux gens quand je m'en serai sorti, surtout aux gens qui pourraient m'employer, non, ça la fout mal quand même, je ne pense pas qu'ils pourraient comprendre. »

Accompagnement : Bella, une battante dans le metro (extraits)

Bella 44 ans, célibataire sans enfant est en recherche d'emploi , elle a un logement social. Elle pratique la manche « à la rencontre » dans le métro, toujours sur la même ligne. Elle adopte pour cela une tenue adaptée

« J'attache mes cheveux, pour pas qu'on me reconnaisse quand je suis en civil. Et j'ai mon costume du métro, très sobre, pas de bijou (elle a juste deux boucles d'oreille très discrètes), j'ai déjà eu des réflexions, sur une Swatch que j'avais à l'époque, « vous avez une bonne montre vous pourriez la vendre » (...) Donc j'y vais habillée comme ça : ma veste avant elle était trouée, je l'ai recousue .. Des chaussures sport, parce que je monte, je descends. (..) Là c'est ma tenue, après quand je suis en civil, on peut appeler ça comme ça, je me relâche les cheveux, je me maquille différemment (...) Faut montrer quand même qu'on reste .. qu'on est digne, c'est important ... qu'on est propre, surtout propre, et digne »

Un réel talent

Même si elle répète de rame en rame le même discours à d'infimes différences de contenu près, elle n'est pas dans le récitatif machinal, désincarné. Elle se permet même une certaine marge d'improvisation, parfois.

« Des fois y'a des petits mots que je rajoute, c'est un peu au feeling, même des fois je dis j'en perds mon latin excusez moi. Je sors des petits trucs »

Ainsi, quand un incident (bruit particulièrement fort de roulement, à-coups dans la vitesse de déplacement...) la déstabilise, elle n'est pas longue à reprendre contenance et à retrouver le fil de son discours.

Dès son entrée dans la rame, sa voix forte et bien placée, ainsi que sa manière d'appuyer sur le Bonjour !, accrochent l'attention des voyageurs, même ceux qui sont plongés dans leurs activités de lecture ou d'écoute au casque...

Se postant en général au centre de la rame, elle s'adresse alternativement à un côté et à l'autre en se tournant tantôt vers l'avant, tantôt vers l'arrière de la rame.

Son ton manifeste une grande volonté de conviction et est emprunt d'émotion sans être jamais forcé ni larmoyant.

(...)

Quand sa voix commence à marquer des signes de fatigue, elle compense par plus d'expressivité dans le visage.

Une fois son discours terminé, elle passe dans toute la rame, sans précipitation et, en présentant son gobelet, elle fait des demandes adressées de manière personnalisée sur un ton plus proche, plus enjoué ou plus « fragile » que lors du discours adressé à l'ensemble.

Une ténacité et une énergie remarquables dans des conditions de manche éprouvantes.

Le jour où nous avons accompagné Bella : **41 voitures**, en 2h30 de manche effective Soit une **démarche de sollicitation active envers plus de 2050 personnes.**

A la fatigue physique des déplacements dans les couloirs, avec les escaliers à monter et descendre pour changer de sens, s'ajoute celle du rapide passage d'une voiture à l'autre, dans la même rame.

(...)

Pour capter l'attention des voyageurs, Bella doit parler fort, et tenir compte de l'augmentation des bruits ambiants selon les moments. Parfois les bruits de roulement, de grincement strident couvrent sa voix, même si elle essaie de continuer à s'exprimer. Au fil des répétitions, sa voix se fatigue, et son énergie connaît des moments de baisse, surtout quand elle enchaîne plusieurs voitures donnant peu.

Il est manifeste que plus elle est fatiguée, plus l'effet de feed back, positif ou négatif, se marque : quand elle reçoit des dons, son énergie se ressource ; quand elle accumule les échecs, elle est de moins en moins en mesure de développer le meilleur de sa pratique : elle a moins d'accroche et d'empathie, elle est plus dans l'automatisme de la répétition, et cela rejaillit clairement sur son efficacité.

Extrait de notes d'observation

24^{ème} voiture

Personne ne donne. Pourtant beaucoup de têtes s'étaient levées quand elle a commencé.

25^{ème} (très forte affluence)

Attention mitigée à son discours, beaucoup de gens sont en groupe, parlent entre eux. (Quand elle passe parmi les voyageurs) ses demandes directes sont d'une voix un peu plus autoritaire, insistante. Elle commente les dons « un euro, merci monsieur c'est sympa », et dans un registre plus familier que précédemment.

26^{ème} voiture.

A nouveau, gros bruit de grincement, elle doit s'interrompre. Elle attend la fin du bruit et reprend, plus rapide, la phrase interrompue, ensuite elle bafouille légèrement, oublie un passage, butte sur un ou deux mots, elle a du mal à se relancer, elle conclut plus rapidement. Elle va insister plus dans les demandes directes. Ton d'abord un peu sec, puis qui s'éclaircit quand quelqu'un lui donne, la voix remonte sur la fin de « je vous remercie », « je vous remercie madame je vous souhaite un bon après-midi », « merci madame », « même une cigarette, je prends tout je prends tout » (ton enjoué)

27^{ème}

A nouveau, passage hyper rapide d'une rame à la suivante

Rame très calme, peu de bruit cette fois au début. Elle peut parler moins fort et appuyer sur ses mots clé, puis à nouveau le grincement, elle doit forcer la voix et butte à nouveau sur un mot, voix un peu défaillante sur « ticket-restaurant ». Elle va très vite, dans les sollicitations directes, et ne reçoit pas de dons. On descend sur le quai, un homme lui donne en descendant en même temps que nous.

« A un moment j'ai perdu mon fil tu as vu !! Du coup j'ai zappé un morceau. De toute façon, ils n'ont rien donné, j'ai senti tout de suite que c'était mort. Avec ce bruit, je ne sais pas comment je vais faire cet été. Déjà on me dit des fois que je gueule !! Je parle fort ou pas ?? »

Observations contrastées : Alberte et Hanna

A l'observation de plusieurs « Roms » en situation de mendicité (hors proximité des lieux de culte), il apparaît que **le rapport dons / nombre de passants est pour eux systématiquement dans les plus faibles** de tout notre échantillon.

L'efficacité comparée de deux femmes âgées (65 et 68 ans) pratiquant sensiblement le même type de mendicité (assise, avec peu ou pas de sollicitation verbale), dans deux quartiers différents mais tous les deux très vivants et commerçants⁴, en est une **illustration** exemplaire.

Alberte, est française et a tous les attributs de la « petite grand-mère », jusqu'au plaid sur les genoux et aux travaux d'aiguilles ; elle ne fait aucune sollicitation verbale et ne regarde pas les passants. Elle est située à un angle de rues, proche d'un carrefour très fréquenté, aux alentours d'un DAB : bien repérable sans être directement dans le passage.

Hanna, est Rom roumaine, elle a la peau mate, burinée, ses cheveux blancs débordent un peu de sous son fichu, ses vêtements sont usagés ; elle alterne les moments sans sollicitation verbale (durant lesquels elle tient sa pancarte à la main, à hauteur de ses genoux, l'oriente vers les passants les plus proches), et ceux où elle leur adresse regard et supplique. Elle est située à la sortie d'une enseigne de restauration rapide et se trouve directement dans le passage de flux multiples.

Nous les avons observées dans le même créneau horaire de milieu-fin d'après-midi, un jour de semaine. Le **temps d'observation** comparée a été ramené à **30 mn**.

Alberte

- Nombre de **passants** : **605** au total, dont la moitié environ véritablement à proximité
 - Nombre de **dons** : **6** (la plupart avec interactions de sympathie, échange verbal ; pièces de 1 et 2 euros)
- ⇒ Un rapport dons / passants entre **1 et 2 pour cent**

Hanna

- Nombre de **passants** : **2720** au total (dont plus de la moitié à proximité immédiate)
 - Nombre de **dons** : **3** (petite monnaie, dons rapides et sans parole des donateurs)
- ⇒ Un rapport dons / passants entre **1 et 1,5 pour mille**

La mendicité d'Hanna est à la fois plus active, marquée par un contexte de plus grande pénibilité, et nettement moins efficace ; pour en retirer le plus de ressources possible, elle doit la pratiquer dans de **grandes amplitudes horaires**.

⁴ et dans lesquels la concentration de personnes pratiquant la mendicité est forte.